## LE PROFESSEUR PHILIP

## par HARALD EMEIS

Gilberte Alméras, dans sa thèse de médecine sur Les Thibault, frappée par le portrait du professeur Philip, avait demandé à Roger Martin du Gard si, pour créer ce personnage si vivant, il ne s'était pas inspiré de quelque modèle réel, de quelque clinicien éminent parmi ses connaissances. L'écrivain l'avait nié, en affirmant à Mme Alméras : «Non, aucune clef dans Les Thibault.» ¹ Cette citation a sans doute beaucoup fait à décourager les recherches d'ordre biographique de son roman, ce qui était sans doute l'intention de l'écrivain, désireux de protéger ses secrets (qui étaient en même temps ceux d'autrui). L'affirmation comme telle, de toute façon, est simplement fausse : il y a une multitude de clefs dans Les Thibault, roman à clefs par excellence. Il y aurait beaucoup à dire sur RMG et le mensonge. La remarque suivante de Maria Van Rysselberghe est assez éclairante à cet égard :

Martin approuve toujours sur le terrain du mensonge, lui le plus véridique des hommes, qui prétend rester en paix à l'abri d'une série de mensonges délibérés, seule technique, dit-il, avec la plupart des êtres. Mais lui revendique l'emploi du mensonge, tandis que Gide prétend à la vérité! <sup>2</sup>

Dans une lettre à Gide du 17 mars 1931, RMG écrit qu'il voudrait «seulement peindre ce [qu'il a] vu, en portraitiste scrupuleux qui sait observer la complexité de ses modèles, qui s'efforce de dénombrer les éléments de cette complexité». L'un de ces modèles de RMG dans Les Thibault — et le plus important — est la personne d'André Gide, qui en effet forme un ensemble bien complexe. Le professeur Philip, comme d'autres personnages que nous avons analysés <sup>4</sup>, est un autre portrait de Gide, composé, cette fois, d'éléments uniquement positifs (abstraction faite de son extérieur quelque peu rébarbatif). RMG y a pour ainsi dire distillé le meilleur de son ami.

Le nom du personnage pourrait déjà être un renvoi indirect à Gide, qui, comme on le sait, aimait et admirait beaucoup son ami Charles-Louis Philippe, pour ses dons littéraires aussi bien que pour «les qualités exquises de son cœur».<sup>5</sup>

Le physique du personnage ressemble étrangement à celui du pasteur Grégory. Avec «ses vêtements flottant autour de son corps maigre», Philip a «l'air d'un long pantin dont on oubliait de tirer les ficelles» (I, 1064). Dans L'Été 1914, RMG parle de la «silhouette dégingandée de Philip» (II, 594), qui est vêtu d'«une jaquette d'alpaga trop large, pendue à ses épaules maigres comme des hardes à un épouvantail» (II, 341). On a bel et bien l'impression que l'écrivain, comme dans la description du pasteur Gregory, y retrace la silhouette caricaturale de Gide qu'il a donnée dans son récit spirituel de leur première rencontre (cf. II, 1360-2). Il est vrai que Philip, à la différence de Gregory, est muni d'une barbe, «une affreuse barbe de chèvre, qu'on eût dite postiche, une frange effilochée qui lui pendait au menton» (I, 1065). Mais il paraît que la barbe est en effet postiche, que RMG s'en est servi pour camoufler la vraie identité du personnage.

Le nez de Gregory, comme on l'a vu, «était long, tombant et congestionné» (I, 611). Le nez de Philip est également «long» (II, 900) ou «trop long» (I, 1065) et «rougeaud» (I, 1065; II, 900). Gide aussi, comme on le sait, avait un nez bien long (dans la verticale du moins). Comme le pasteur Gregory (cf. I, 611), Philip est affligé d'un «rictus» (I, 1065), détail qu'on peut relier à certains tics faciaux du grand nerveux qu'était Ándré Gide.

Les «yeux clairs» de Philip sont «protégés par des sourcils proéminents, restés noirs» (I, 1065), qui ailleurs sont qualifiés de «broussailleux» (II, 597, 884), détail qui fait penser aux yeux de Gregory «tapis sous les sourcils» (I, 611) et au faciès de Gide, à son «masque de Mongol, aux arcades sourcilières obliques et saillantes» (II, 1360), recouvertes de sourcils noirs et bien fournis.

A un endroit donné de L'Été 1914, il est dit de Philip: «Ses petits yeux luisants, cachés comme ceux d'un barbet dans la broussaille des sourcils, furetaient de droite et de gauche, sans se fixer sur personne» (II, 341). Ne seraitce pas une allusion à «l'œil... fureteur» (II, 1381) de Gide, dont RMG parle dans ses Notes sur André Gide? A propos de leur première rencontre en novembre 1913, RMG rapporte que Gide l'approcha «avec des regards furtifs jetés de droite et de gauche» avant de lui parler «sans le regarder en face» (II, 1361), ce qui s'accorde également assez bien avec le comportement de Philip.

La description de la jaquette d'alpaga du docteur Philip peut en outre faire penser à M. Chasle, à sa «jaquette d'alpaga dont les basques flottaient derrière lui» (I, 866). Dans L'Été 1914, il est dit de Philip: «Il tira un mouchoir des basques flottantes de sa jaquette et s'épongea le front.» (II, 594). On y retrouve donc les mêmes basques flottantes. Et le geste du docteur peut rappeler les troubles sudoraux de M. Chasle, impression qui est renforcée par la phrase suivante: Philip «tira de nouveau son mouchoir, s'essuya le visage, les lèvres, la barbiche, et se tamponna longuement le creux des mains.» (II, 596).

A un endroit de L'Été 1914, il est dit de Philip qu'il «s'avançait de son pas sautiliant» (II, 341). Dans l'Épilogue, il est encore question de «son pas sautiliant» (II, 883). Le détail fait encore penser à M. Chasle, et également à M. Faîsme, chez qui on a relevé la même attitude sautiliante.

Philip, dont le «regard clignotant» (I, 1066) «pétill[e]» souvent de «malice» (II, 343), aime la satire et les bons mots. RMG parle à cet égard de «cette lèvre flétrie, toujours humide, d'où coulait une voix éraillée, nasillarde, qui, par instants, grimpait au fausset pour lancer un trait de satire, un mot à l'emporte-pièce» (I, 1065), et il ajoute : «alors, au fond de leur broussaille, ses prunelles de singe brillaient : feu d'un plaisir solitaire et qui ne demandait pas à être partagé» (I, 1065). On voit : les yeux de Philip, par leur expression (sinon par leur couleur), ressemblent fort à ceux du pasteur Gregory, qui font «songer aux yeux de certains singes» (I, 611) et par là à l'aspect «simiesque» de Gide qu'ont relevé certains de ses intimes et connaissances.<sup>7</sup>

La description de l'hilarité de Philip fait vivement penser à la note suivante que RMG a ajoutée en bas du récit de son premier séjour à Cuverville en janvier 1923 :

L'hilarité de Gide est très particulière. Il ignore le franc fou-rire. Mais, lorsqu'il conte une histoire dont la saveur ou la cocasserie le met en joie, sa voix prend un invraisemblable ton de fausset, s'élève jusqu'à un timbre suraigu, puis s'étrangle soudain dans un glouglou mouillé; alors, les joues se gonflent d'une salivation anormale; la lèvre inférieure s'abaisse, pointe en avant, s'ouvre comme une petite vasque humide, tandis que, dans la fente des paupières bridées, le regard rieur, à peine visible, se fixe sur l'interlocuteur avec une expression de curiosité et de jubilation intenses. (II, 1390).

La «lèvre flétrie, toujours humide» de Philip s'accorde assez bien avec ce que l'auteur des *Thibault* dit de la «salivation anormale» de Gide, particularité qu'il mentionne encore indirectement dans une note de son *Journal*, datée de juin 1926, où il écrit de Gide bouleversé par une lecture émouvante : «Là, il s'arrête net, étranglé par l'émotion. Par deux fois, il avale sa salive...» (II, 1395). Or, dans le texte du roman, la salivation du professeur Philip est décrite d'une manière tout à fait analogue, comme le démontrent les citations suivantes :

Il resta quelques secondes immobile, avalant sa salive avec un bruit mouillé. (I, 1066). Philip secoua évasivement les épaules, et ses lèvres claquèrent avec un bruit mouillé. (I, 1070).

Alors il s'arrêta, se tourna à demi, avala sa salive avec un bruit de source... (I, 1071). Philip, comme s'il suçait une pastille, faisait avec ses lèvres un bruit mouillé. (II, 594). Philip tenait toujours les mains d'Antoine, et il les secouait mollement, faisant entendre de petits gloussements mouillés. (II, 884).

... ses lèvres émirent un bruit mouillé. (II, 902).

A l'exception, peut-être, de la première citation, la salivation de Philip, dans ces cas-là, est liée à une forte émotion, causée par une situation pathétique.

La quatrième des citations données ci-dessus fait en plus penser à la manie de M. Chasle de sucer des pastilles de gomme, manie qui, comme on l'a démontré, a un certain pendant chez André Gide. Serait-ce là encore un indice caché destiné à souligner la parenté clandestine de Philip et de M. Chasle?

RMG appuie sur la voix «nasillarde» de Philip (cf. I, 1065, 1068; II, 342, 348, 598). Il paraît possible de relier ce détail encore à la personne de Gide. Ainsi Francis Jammes dote-t-il son Élie de Nacre, caricature de Gide, d'«un nez un peu épais, aux narines sonores». Le témoignage suivant d'Edmond Jaloux semble également indiquer que la voix de Gide avait certaines résonances nasales: «Sa voix était rauque et flûtée, merveilleusement musicale; il avait parfois de brusques reniflements comme si s'obstruaient soudain ses fosses nasales.» La «voix éraillée» de Philip fait penser à Jalicourt, dont la voix est également qualifiée d'«éraillée» (I, 1236).

Comme Philip et comme Gregory, Jalicourt est affligé d'un «rictus» (I, 1236). Dans le cas du pasteur, ce rictus ressemble à un «rire silencieux» (I, 611); dans le cas de l'universitaire, c'est «le rictus d'un homme qui ricane» (I, 1236). Philip, comme Gregory, aime s'asseoir «à califourchon» sur des chaises (cf. I, 783, 788; II, 884, 900). A un endroit du *Pénitencier*, il est dit du pasteur que «ses doigts de squelette s'entrelacèrent brusquement» (I, 785). Chez Philip, dont il est dit qu'«il nouait et dénouait par saccades ses doigts» (II, 900), on retrouve un geste semblable. On peut avoir le soupçon qu'il s'agit là d'une particularité du grand nerveux que fut André Gide.

Le pasteur Gregory est le possesseur d'«une montre d'argent large comme une soucoupe» qu'il extrait de temps en temps «de son gilet de clergyman» (I, 783). A un endroit de l'Épilogue, il est dit de Philip qu'il «tira de son gilet la grosse montre d'or à deux boîtiers, qu'Antoine lui avait toujours connue» (II, 889). Le vieux praticien est d'avis qu'un «médecin doit avoir, dans son gousset, un grand et beau chronomètre, imposant, large comme une soucoupe» (II, 889), remarque qui indique que sa montre est de cette dimension-là, qui est en même temps celle de la montre de Gregory. Le parallèle est sans doute voulu et doit souligner l'identité clandestine des deux personnages, ou plus exactement leur modèle commun.

Le docteur Philip, comme on l'a déjà vu, est comparé à «un long pantin dont on oubliait de tirer les ficelles» (I, 1064). Dans L'Été 1914, l'écrivain reprend la comparaison en disant, à un endroit donné, que le vieux médecin s'affale sur un siège «comme un pantin dont on a lâché les ficelles» (II, 594). Jacques, pendant son cauchemar, avant le raid fatal, rêve qu'il marche vers son exécution «par saccades, comme un pantin désarticulé» (II, 726). Seraitce là un autre moyen indirect d'établir quelque relation entre ces deux personnages, de souligner leur identité cachée? On est tenté de le croire.

Lorsqu'Antoine présente son frère à Philip, le vieux praticien regarde le jeune homme «d'un air intéressé» et avec une certaine «impertinence», «comme s'il sût parfaitement à quoi s'en tenir sur les moindres détails du caractère et de la vie de Jacques» (II, 342), ce qui peut étonner quelque peu. D'où Philip aurait-il une telle connaissance? De certaines confidences d'Antoine? Peut-être. Mais une connaissance si complète? Si on part de la supposition qu'il s'agit là de la rencontre de deux sosies camouflés de Gide, l'un jeune, l'autre âgé, la remarque s'explique par contre assez aisément.

Philip, comme Jacques, a «fait de fréquents séjours en Allemagne» (II, 342) — comme l'a fait André Gide, qui, surtout au cours des années 1928-32, s'est à plusieurs reprises rendu à Berlin (entre autres à cause de certaines facilités sexuelles qu'offrait alors la capitale allemande). 10

Philip, qui trouve «intéressant» (II, 342) que le jeune homme connaisse l'Allemagne, s'isole avec Jacques pour parler avec lui de la mentalité allemande, ce qui est décrit ainsi : «Il avançait peu à peu, en parlant, poussant Jacques devant lui, si bien qu'ils se trouvèrent bientôt près d'une des fenêtres, seuls.» (II, 342). Le comportement de Philip, ici, serait-ce un reflet d'une habitude de Gide ? L'endroit suivant du journal de Maria Van Rysselberghe (qui se réfère à une réception à la NRF en juin 1935) pourrait le faire croire : «Je vois de loin Gide, arrêté un moment par Lucien Descaves, plus tard par le vieux Rosny ; puis, tout à coup, l'air très intéressé, emmener quelqu'un dans un coin et ne plus le lâcher.» <sup>11</sup> Gide, lors de leur première rencontre en 1913 au cours d'une réception à la NRF, n'avait-il pas déjà entraîné RMG dans une «arrière-boutique déserte» (II, 1361) pour s'entretenir à loisir avec lui ?

Lorsqu'Antoine, dans L'Été 1914, présente Rumelles à Philip, le «diplomate s'inclin[e] devant le vieux médecin comme s'il eût été devant une célébrité contemporaine» (II, 345). Or Gide, dans les années trente, à l'époque où RMG composa L'Été 1914, était en effet une «célébrité contemporaine».

Dans la description de la première rencontre de Jacques et de Philip, on relève la phrase suivante : «Jacques se sentit dévisagé par un regard investigateur, dont l'impertinence dissimulait peut-être une grande timidité.» (II, 342). Une telle timidité peut surprendre de la part du professeur Philip, qui, d'autre part, est présenté comme un grand clinicien et un maître reconnu et admiré par ses collègues et élèves. Il est intéressant de constater que chez André Gide on retrouve la même «timidité paradoxale». L'expression est tirée d'une note de la Petite Dame, datée du 1<sup>er</sup> novembre 1934. Vers la même époque, Nicolas Berdiaeff, écrivain russe, constate avec étonnement que «Gide, écrivain des plus célèbres, était timide et craintif». RMG note en septembre 1937 que Gide, malgré certains efforts de se composer «une contenance» en public, «est resté» au fond «aussi simple qu'autrefois; et modeste; et doutant de lui. Justement, c'est parce qu'il doute de lui, qu'il en est venu à camoufler, sous une apparente gravité, cette timidité qu'il sent peu conforme à son âge et à sa situation» (II, 1411).<sup>14</sup> (On se rappelle que M. Chasle, autre reflet de Gide, est également représenté comme un homme timide.)

A un endroit donné de L'Été 1914, on relève la phrase suivante : «Ouais! coupa Philip, comme s'il savait de longue date ce qu'il fallait penser des techniciens et de leurs pronostics.» (II, 595). Il se peut que voilà une autre allusion à Gide, qui affectionnait cette interjection, d'après le témoignage de la Petite Dame. La piètre estime dans laquelle Philip tient les techniciens pourrait refléter l'attitude sceptique de Gide envers les spécialistes de toutes sortes, attitude qui s'exprime par exemple dans les lignes suivantes (datées de janvier 1923) du journal de Maria Van Rysselberghe : «Gide [...] affirme qu'il ne croit pas aux compétences, qu'il y croit de moins en moins. "Au-dessus des compétences, il y a le bon sens", déclare-t-il.» 16

La mobilisation générale rappelle à Philip «le drame d'Œdipe» (II, 595), qui lui «aussi était averti» (II, 595), comme les dirigeants des pays d'Europe, et qui, comme eux, ne savait pas éviter «le piège du destin» (II, 596) malgré toute sa «vigilance» (II, 596). Ne serait-ce pas une autre référence à Gide, dont l'Œdipe, depuis mars 1920 (cf. II, 1364-5), fut évoqué et discuté entre celui-ci et RMG, d'abord en tant que sujet possible, puis, à partir de novembre 1930, en tant que pièce représentée sur la scène ? <sup>17</sup> L'Œdipe de Gide se sert également du mot «piège» lorsqu'il constate : Dès avant que je fusse né, le piège était tendu, pour que j'y dusse trébucher.» <sup>18</sup> C'est bien le même «piège du destin» dont parle Philip.

Dans l'Épilogue, à propos de la blessure de Daniel, il est dit d'Antoine : «Il se souvint aussi d'un mot que le docteur Philip disait quelquefois en souriant : "Les gens ont toujours les histoires qu'ils méritent..."» (II, 856). Le propos qui y est prêté à Philip était également cher à Gide, qui déjà dans Paludes écrivit : «Ce que je disais à Angèle en sursaut est pourtant vrai : les événements arrivent à chacun selon les affinités appropriatives. Chacun trouve ce qui lui convient.» Dans Corydon, l'idée est reprise par la phrase : «Mais [...] je me persuade volontiers qu'il n'arrive à chacun que les événements qu'il mérite.» <sup>19</sup> Dans le Journal de Gide, à la date du 20 juillet 1921, la même idée est formulée ainsi : «chacun a les aventures qu'il mérite, et, pour les âmes d'élite, il y a des situations privilégiées, des souffrances de choix, dont précisément sont incapables les âmes vulgaires.» Le 15 mars 1945, finalement, la Petite Dame note encore cette phrase de Gide (à propos d'un incident relativement banal) : «On a les aventures qu'on mérite.» <sup>20</sup> On voit donc qu'il s'agissait là d'une conviction bien enracinée dans la pensée de

l'écrivain.

Philip remarque à Antoine à propos du pacifisme décidé de Jacques :

- Toute mystique est légitime [...].

— ... légitime, et peut-être nécessaire. [...] L'humanité progresserait-elle, sans mystique? Relisez l'histoire, Thibault... A la base de toutes les grandes modifications sociales, il a toujours fallu quelque aspiration religieuse vers l'absurde. (II, 598).

La même idée se trouve dans Les Faux-Monnayeurs, où Édouard, le sosie à peine camouflé de Gide, note dans son journal : «Comment ai-je pu acquiescer lorsque Sophroniska m'a dit que je n'avais rien d'un mystique? Je suis tout prêt à reconnaître avec elle que, sans mysticisme, l'homme ne peut réussir rien de grand.» <sup>21</sup>

Le personnage du professeur Philip est introduit dans le roman d'une manière indirecte, par certains reflets dans la pensée d'Antoine, qui se remémore un faux diagnostic émis par lui-même et rectifié par Philip, expérience pénible et humiliante, qui provoque une certaine rancune en lui et des doutes concernant ses propres facultés, ce qui est exprimé, entre autres, ainsi :

Mais tout en disant : «L'imbécile», il pensait à la sûreté de l'œil, à l'expérience, à l'instinct surprenant du docteur Philip; et, en cet instant, le génie du patron lui semblait former un ensemble écrasant.

«Et moi, moi ?» se demanda-t-il avec une sensation d'étouffement. «Saurai-je jamais voir clair comme lui ? Cette perspicacité presque infaillible, qui, seule, fait les grands cliniciens, est-ce que je ?... Oui, la mémoire, l'application, la persévérance... Mais ai-je autre chose, moi, que ces qualités de subordonné ? Ce n'est pas la première fois que je bute devant un diagnostic...» (I, 756).

Saisi d'une espèce de panique, il se dit que «ça ne viendra pas tout seul» et s'exhorte à «travailler, acquérir, acquérir !» (I, 756).

On a bel et bien l'impression que les rapports entre Antoine et Philip reflètent les relations entre RMG et Gide. L'auteur des Thibault, dans une lettre du 17 juillet 1921, en parlant de son «exigeante admiration» de Gide, écrit à celui-ci : «Vous m'avez donné, dans nos heures d'amitié, ces secousses, ces troubles sacrés, que l'on ressent au contact d'un génie qui s'exprime librement.» 22 Les qualités qui, aux yeux d'Antoine, composent le génie de Philip, telles que sa «sûreté de l'œil», son «expérience», son «instinct surprenant» et sa «perspicacité presque infaillible», étaient également propres à Gide (bien que dans un autre domaine que celui de la science médicale. Mais voilà une simple transposition). Ainsi la Petite Dame dit-elle de l'écrivain ami, à propos d'une exposition de peinture, de l'année 1927 : «D'instinct, il s'arrête aux bonnes choses, avec une sûreté de coup d'œil, de jugement, qui me frappe une fois de plus.» <sup>23</sup> RMG, dans une lettre à Gide, datée du 30 janvier 1931, mentionne «la sûreté habituelle» du «goût» de celui-ci.<sup>24</sup> Jean Schlumberger, dans un article de 1922, qualifie André Gide de «cet ingénieux esprit» qui possède «la sûre intelligence des endroits où se trouvent les centres

vitaux» <sup>25</sup> des problèmes, ce qui équivaut bien, dans le domaine médical, aux facultés d'un grand diagnostiqueur. Paul Desjardins note dans son journal, à la date du 27 mars 1923, à propos d'une causerie avec Gide: «Sa rapidité précise de compréhension est une volupté.» <sup>26</sup> Francis Jammes, finalement, dit d'Élie de Nacre qu'il possède une «divination qui [fait] de lui un psychologue pratiquement redoutable, apte à démonter les gens aussi bien qu'un maître horloger une montre». <sup>27</sup>

Le retour d'Antoine sur lui-même en face de l'«ensemble écrasant» du génie de Philip, retour qui le remplit d'«une sensation d'étouffement», semble avoir eu son pendant chez RMG, qui, à la date du 9 décembre 1919, note dans son *Journal* que «Copeau, Gide, Rivière [...] sont autour de [lui] comme de grands arbres dont l'ombre [l]'oppresse, [l]'étouffe, et [l]e fait dépérir». <sup>28</sup>

Antoine, comme on l'a vu, s'accorde de «la mémoire», de «l'application», de «la persévérance», qui sont des «qualités de subordonné» à ses yeux. A propos de sa «faculté de travail», il constate encore, non sans quelque satisfaction : «Thibault travaille comme un bœuf!» (I, 754). RMG, dans une lettre à Jean Fernet du 12 mars 1918, parle d'une manière analogue de sa «persévérance de bœuf au sillon».<sup>29</sup> Dans une note de son Journal datée du 10 août 1937, l'auteur des Thibault souligne encore sa «patience», sa «ténacité» et sa «volonté» au travail.<sup>30</sup> Voilà, évidemment, des traits essentiels et durables de son caractère qu'il partage avec Antoine Thibault. La conscience de ces solides atouts ne l'a pas empêché de ressentir, comme Antoine, certaines déficiences de son esprit et de son tempérament, au contact d'autrui. Ainsi après son premier séjour aux décades de Pontigny, comme le montrent les lignes suivantes d'une lettre à Gide, datée du 7 septembre 1922 :

Je suis revenu de là-bas, frappé au vif, désespéré, ayant pris de moi une idée tellement défavorable que je n'ai pu lutter contre un spleen noir. De ma vie je ne m'étais si profondément rendu compte de ce que je vaux. De ma lenteur d'esprit, de ma lourdeur, de mon ignorance folle, de mon inculture irréparable, et surtout d'une indigence générale, qui me condamne à un horizon borné... 31

Le premier contact avec Gide semble avoir affecté RMG d'une manière semblable, qui en écrit dans son Journal en novembre 1913 :

Je ne sais que penser, encore moins que dire... Par le fond, par la forme, toutes ces idées qu'il développe et nuance dans cet élan d'improvisation, sont entièrement nouvelles pour moi. Leur chatoiement m'éblouit. Jamais personne, dans la conversation, ne m'a donné cette impression de force naturelle, de génie... (II, 1361-2).

Encore en 1949, après un séjour auprès de Gide, il dit être «rentré fourbu... [...] (Comme après Pontigny)», exténué par «l'activité cérébrale» <sup>32</sup> incessante de Gide, qui n'a «jamais [...] été plus lucide, plus intéressant, plus curieux de tout, plus avisé et inattendu dans ses rapprochements, plus subtil et plus amusant». <sup>33</sup> L'auteur des *Thibault* ajoute : «Mais les Béotiens de mon genre,

dont l'esprit est lent, paresseux, et flâneur, sortent de là exténués et la tête comme une marmite de Papin I» 34

Dans La Consultation, le professeur Philip est enfin directement présenté aux lecteurs. Il y est dit qu'Antoine «avait toujours plaisir à se trouver dans le sillage de Philip» (I, 1063), car entre les deux hommes règne une entente parfaite, ce qui est décrit ainsi:

Lorsque le maître et l'élève étaient ensemble, la bonne humeur régnait ; il leur paraissait évident que la moyenne de l'humanité se composait d'inconscients et d'incapables, mais qu'ils avaient par bonheur échappé l'un et l'autre à la commune loi. La façon dont le Patron, peu expansif, s'adressait à Antoine, sa confiance, son naturel, les demi-sourires et clins d'œil dont il soulignait certaines saillies, son vocabulaire même, auquel il fallait être initié, tout semblait attester qu'Antoine était le seul dont il fût sûr d'être exactement compris. (I, 1064).

Ce qui y est dit des relations entre les deux personnages du roman peut très bien être appliqué aux rapports de Gide et de RMG. Ainsi Gide note-t-il, le 21 décembre 1921 dans son Journal: «Beaucoup vu M. du G. ces derniers jours; avec un plaisir, un intérêt et un profit toujours égaux.» <sup>35</sup> L'auteur des Thibault, de son côté, note dans son Journal, à propos de ses conversations avec Gide, lors de son premier séjour à Cuverville en janvier 1923: «Et c'est tout près du feu, abrités par le paravent, que nous causons, des journées entières — journées merveilleuses, journées d'affection, de confiance, de bon accord, et naturellement, pleines de gaieté, de fantaisie.» (II, 1386). Le 12 juillet 1925, à l'occasion du départ de Gide pour le Congo, RMG écrit à celuici pour le remercier de l'«amitié confiante, délicieuse, profitable» que l'autre lui a accordée «ces dernières années». <sup>36</sup> Le 24 décembre 1931, Gide note dans son Journal:

Avec Roger Martin du Gard je puis me laisser aller au naturel. Il n'est personne aujourd'hui dont la présence me soit de plus grand confort et réconfort. Avec lui je ne me sens jamais perdre mon temps; notre conversation ne me paraît jamais oiseuse. <sup>37</sup>

Dans une lettre à Dorothy Bussy de février 1934, Gide écrit qu'il a passé «deux bons jours de causerie avec Roger», à quoi il ajoute : «meilleure entente que jamais». RMG, pour finir, dans une lettre à Gide de 1947, parle de leur «exceptionnelle entente» et «d'une affection qui n'a fait que croître depuis trente ans». On pourrait multiplier les citations de ce genre, témoignant de la bonne entente entre les deux écrivains amis.

L'attitude quelque peu arrogante d'Antoine et de Philip envers «la moyenne de l'humanité», considérée comme étant composée «d'inconscients et d'incapables», aurait-elle également son pendant chez RMG et André Gide ? La chose ne paraît pas impossible, surtout de la part de Gide, qui croyait «au petit nombre des élus». 40 Mais il se peut aussi qu'il s'agisse là d'un commentaire détourné de l'auteur des *Thibault*, qui, sûr de la perfection du camouflage de son œuvre, défie ainsi le lecteur de déchiffrer le sens secret de son roman.

Ce qu'il dit des «demi-sourires et clins d'œil» de Philip et du «vocabulaire» secret de celui-ci semble bien appuyer cette interprétation.

Voici la suite de la description des rapports entre Philip et Antoine :

Leurs mésententes étaient rares et toujours provoquées par le même genre de causes. Il arrivait qu'Antoine reprochât à Philip de se laisser piper par lui-même, et de tenir pour un jugement fondamental ce qui n'était qu'un trait improvisé de son scepticisme. Ou bien, après un échange d'idées sur lesquelles ils étaient tombés d'accord, Philip, brusquement, faisait volte-face, tournait en dérision ce qu'ils venaient de dire, déclarait : «Vu sous un autre angle, ce que nous pensions là est idiot.» Ce qui aboutissait à «Rien ne mérite qu'on s'y arrête, aucune affirmation ne vaut.» Alors Antoine se cabrait. Une telle attitude lui était proprement intolérable ; il en souffrait comme d'une infirmité physique. (I, 1064).

Les «mésententes» entre Gide et l'auteur des *Thibault* semblent également avoir été plutôt rares et sans trop de gravité, d'après l'endroit suivant d'une lettre de RMG à André Gide, de l'année 1948 :

Vous me dites que nous sommes d'accord. Je n'en ai jamais douté une minute. Nous savons bien, tous deux, que quand il y a apparence de divergence entre nous, c'est toujours par suite d'un éphémère malentendu; et qu'il suffit de la plus brève explication pour nous remettre joyeusement la main dans la main. Il y a trente ans que ça dure... Trente ans sans une anicroche. La joie et la fierté de ma vie! 41

Quant au premier grief d'Antoine contre Philip, de «se laisser piper par luimême», on peut en trouver un parallèle dans une lettre de RMG à Gaston Gallimard datée du 25 décembre 1917, où l'écrivain remarque à propos de certaines sympathies de Gide pour l'Action Française : «J'enrage de penser qu'une intelligence aussi avertie que Gide peut se laisser piper par cette apparence de méthode et d'ordre social.» <sup>42</sup> A propos du besoin de Gide de publier Si le grain ne meurt et Corydon (projet auquel il était opposé), RMG remarque dans son Journal : «Gide prend ses désirs pour des réalités» (II, 1376), ce qui est bien une forme de «se laisser piper par [soi]-même-». <sup>43</sup>

Les brusques «volte-face» de Philip et le scepticisme quelque peu exaspérant du vieux praticien font penser à la «naturelle démarche» de la pensée de Gide qui, comme RMG le lui écrit en 1933, «quarante ans de suite, a été de zigzaguer entre les extrêmes».<sup>44</sup>

RMG écrit encore à propos des rapports entre Antoine et Philip:

Pendant deux années consécutives il avait été son interne, il avait vécu dans l'intimité quotidienne de cet initiateur. Puis il avait dû changer de service. Mais il n'avait pas cessé de rester en relations avec son maître, et aucun autre, dans la suite, n'avait jamais remplacé pour lui «le Patron». On disait d'Antoine : «Thibault, l'élève de Philip». Son élève, en effet : son second, son fils spirituel. Mais souvent aussi son adversaire : la jeunesse en face de la maturité ; l'audace, le goût du risque, en face de la prudence. Les rapports ainsi créés entre eux par sept années d'amitié et d'association professionnelle avaient pris un caractère indélébile. (I, 1063).

Gide était sans doute aussi un «initiateur», quoique dans un autre domaine que le docteur Philip. (Léon Pierre-Quint emploie justement ce mot-là en

parlant de l'écrivain.<sup>45</sup>) Comme Antoine, RMG a vécu – d'une manière intermittente du moins – dans «l'intimité quotidienne» de son aîné admiré. Cela ressort entre autres de l'endroit suivant de son Journal, de décembre 1921:

Tout ce mois de décembre, Gide, qui était à Paris, à l'hôtel Lutetia, est venu quotidiennement prendre un ou deux repas à la maison. Intimité précieuse, qui ne cesse de m'enrichir. Je fais, en ce moment, un grand progrès de fond. C'est ma valeur personnelle qui s'accroît. J'en ai la preuve lorsque je relis une note, une page de journal, une lettre, écri-

te il y a deux ou trois ans. Les étapes de ma formation ont été jusqu'ici :

[...] 4º Maintenant, l'amitié exceptionnelle de Gide, qui me fait franchir de nouvelles étapes, qui me fait vivre dans la familiarité quotidienne d'un des esprits les plus lumineux de ce temps, qui donne, à ma vision des choses, une qualité qu'elle n'avait pas. 46
RMG, par la suite, comme Antoine, n'a «pas cessé de rester en relations avec
son maître», comme on le sait. Le mot «maître», cependant, est peut-être sujet à quelque caution ici, bien que la citation ci-dessus semble plutôt légitimer
l'emploi de ce terme-là. Mais l'auteur des Thibault, à la différence d'Antoine,
n'aimait pas être considéré comme un élève ou disciple de son ami aîné (du
moins à partir d'une certaine époque de sa vie). Cela ressort, par exemple, de
la note suivante, datée de décembre 1934, de son cousin Maurice Martin du
Gard: «A toutes les heures revient le nom de Gide. Il prétend qu'il ne lui
doit rien. Quelle plaisanterie! C'est Gide qui l'a "classé", lui donnant le sens
de la qualité littéraire et peu à peu l'importance à ses propres yeux.» <sup>47</sup> D'après Jean Schlumberger, «Gide n'est nullement le maître de Roger Martin du
Gard, mais il est son stimulateur.» <sup>48</sup>

Ce qui est dit, dans la citation du roman, de l'opposition entre la jeunesse d'Antoine et la maturité de Philip, pourrait s'appliquer aux relations entre RMG et André Gide, mais dans l'ordre inverse, Gide ayant été animé par «l'audace» et «le goût du risque», dans la vie, tandis que RMG préférait plutôt la prudence.

Malgré le démenti de l'auteur des *Thibault*, cité ci-dessus, on a l'impression que les «années d'amitié et d'association professionnelle», dans son cas, ont également donné «un caractère indélébile» à ses rapports avec Gide. Comme dans le cas des personnages du roman, l'amitié des deux écrivains (du moins sous forme d'une véritable intimité) datait d'à peu près sept ans au moment de la composition de *La Consultation* (paru en avril 1928), si l'on compte la véritable intimité à partir de la «consultation» de Clermont au mois de décembre 1920.

Voici comment RMG caractérise en outre les relations entre les deux médecins :

Dès qu'Antoine se trouvait auprès de Philip, insensiblement, sa personnalité se modifiait, subissait comme une diminution de volume : l'être indépendant et complet qu'il était l'instant d'avant retombait automatiquement en tutelle. Et cela, sans déplaisir. (I, 1063). On a l'impression que RMG y a décrit sa propre réaction en face de Gide. Ce-

la semble du moins ressortir de l'endroit suivant, daté de mars 1932, du journal de la Petite Dame :

Hélène [Martin du Gard] déclare tout net qu'elle ne voyagera jamais avec Bypeed, parce qu'il est beaucoup trop tyrannique. Il proteste. Martin dit : «Oui, abominablement tyrannique, moi j'abdique, complètement, quand je suis avec lui, parce que je trouve que la tyrannie est largement compensée par le plaisir ; du reste moi-même je suis tyrannique [...].» 49

Le comportement d'Antoine envers Philip ne change guère à cet égard' comme l'indiquent les deux citations suivantes du roman, dont l'une est tirée de L'Été 1914 et l'autre de l'Épilogue:

Antoine se taisait. En présence de son maître, il retombait automatiquement en tutelle. (II, 598).

En présence de Philip, il perdait toujours de son assurance, et redevenait automatiquement le jeune interne que le maître avait longtemps intimidé. (II, 896).

RMG, au début de ses relations avec Gide, semble avoir été pareillement intimidé par son aîné. Ainsi, dans une de ses lettres à Jacques Copeau de l'année 1914, trouve-t-on la phrase : «Le grand Gide m'intimide toujours un peu.» 50

A la différence des relations entre Antoine et Philip, l'abdication de RMG semble parfois avoir été à la base de certaines tensions entre celui-ci et André Gide. D'après le témoignage de la Petite Dame, ce désaccord semble avoir été particulièrement sensible en 1932. Elle note dans son journal, à la date du 28 août de cette année :

Réflexion: par gentillesse et grande amitié, Martin du Gard a pris l'habitude de se laisser manœuvrer par Gide, dans toutes les questions matérielles; son indépendance fait du refoulement et sort en boutades excessives qui ne visent pas exactement ce qu'elles atteignent. 51

Le 25 septembre 1932, le comportement de RMG fut le sujet d'une conversation entre Gide et la Petite Dame. Gide y cite la phrase suivante de son ami : «Parbleu, [...] je vous cède toujours», phrase qui est commentée ainsi par la Petite Dame : «J'explique à Bypeed ce que j'ai du reste dit à Martin, et déjà noté, je crois, à savoir que justement Martin cédait beaucoup trop, qu'il faisait du refoulement et que son irritation faussait un peu son jugement.» <sup>52</sup>

L'auteur des Thibault écrit encore à propos des rapports entre Antoine et Philip:

L'affection qu'il portait au Patron se trouvait encore fortifiée par les satisfactions de son amour-propre : la valeur incontestée du professeur, la réputation qu'il avait de se montrer difficile en hommes, donnaient du prix à son attachement pour Antoine. (I, 1063-4). Chez RMG on trouve des sentiments analogues quant à ses rapports avec Gide. L'appréciation de Gide» 53, auquel il doit «le premier encouragement efficace» 54 de sa carrière littéraire, le «paye de bien des inquiétudes». 55 L'aestime de Gide est son ameilleur gain de l'année 1913, celui qui [lui] donne assurance et équilibre». 56 Plus tard, en 1922, lorsqu'il s'est attelé au

long et ardu travail de l'élaboration des *Thibault*, l'attitude de RMG envers son aîné prestigieux n'a guère changé, comme l'indique l'extrait suivant d'une de ses lettres à Gide de cette année :

Cher grand Ami, J'ai beaucoup pensé à vous ces quinze derniers jours. Je me raccrochais à botre amitié comme à une preuve, j'y cherchais un peu de confiance en moi. [...] Je ne doute pas de votre amitié très particulière ; je ne cherche pas à me l'expliquer, j'en profite intensément ; et quand j'ai fait ainsi le petit tour de moi-même, c'est à cette amitié que je me raccroche, avec un «Pourtant, Gide m'aime bien», qui est le plus puissant des réconforts. 57

D'après une note de la Petite Dame, du 12 août 1929, RMG, à cette date encore, fut émerveillé du fait que Gide l'ait choisi comme ami. Cela ressort des lignes suivantes :

- Oui, dit Martin, je veux bien qu'une certaine curiosité nous soit commune, mais je continue à penser que notre amitié fera l'étonnement des générations futures et, même aujourd'hui, doit surprendre plus d'un. Comment, pensera-t-on, il y avait tel et tel écrivain! et c'est avec Martin du Gard qu'il s'est lié!
- Allons, dit Gide, ne faites pas le modeste, au contraire, on comprendra que tant qu'à différer de moi, il me fallait bien Martin du Gard. Je suis très fier de notre amitié, elle nous augmente, elle ne peut que nous apporter de la considération, à moi aussi bien qu'à vous [...]. 58

Le 2 mars 1931, par le truchement d'une citation de Victor Hugo, RMG exprime encore à Gide sa gratitude pour l'amitié de celui-ci en consignant, entre autres, cette phrase : «L'amitié d'un homme tel que vous donne en même temps l'estime de soi-même.» <sup>59</sup>

Après la description des rapports entre Antoine et Philip, RMG, dans le chapitre en question de *La Consultation*, caractérise les rapports entre le vieux praticien et le reste de son entourage.

«Tout» de l'aspect extérieur de Philip semble «fait pour déplaire, pour irriter», ainsi «le négligé de sa tenue» et «son physique» quelque peu rébarbatif (I, 1065). L'écrivain ajoute : «Mais, si défavorable que fût le premier abord, il n'éloignait de Philip que les nouveaux venus ou les médiocres» (I, 1065), remarque qui fait penser à la description que RMG a laissée de sa première rencontre de Gide en 1913, où sa première impression était également plutôt défavorable à cause du négligé de la tenue de l'autre et de son comportement bizarre (cf. II, 1360-2).

Antoine, qui connaît bien la vraie valeur de Philip, sait que «nul praticien n'[est] plus en faveur auprès de ses malades, nul maître plus estimé de ses confrères ni recherché avec plus de ferveur par les élèves, ni davantage respecté par la jeunesse intransigeante des hôpitaux» (I, 1065). Ce qui y est dit de l'estime et du respect dont jouit Philip auprès de ses confrères et de ses élèves peut très bien être appliqué à André Gide, auquel plusieurs confrères (dont RMG), justement en 1928, l'année de la parution de La Consultation, avaient

dédié un volume d'articles dans la collection «Les Contemporains» des Éditions du Capitole. Gide a évidemment eu des lecteurs et des disciples fervents parmi la jeunesse de toute une époque, dont RMG lui-même, qui, «jeune homme», avait «recopié combien de pages des Nourritures» 60, livre qui, encore en 1915, pour lui-même et «beaucoup d'entre nous», d'après ses dires, était «une sorte de bréviaire». 61 D'après la même lettre de RMG d'octobre 1915, «c'est à lui [Gide] que ces milliers de jeunes gens doivent de s'être découverts eux-mêmes». 62 Rien de surprenant que les jeunes gens ainsi influencés par Gide lui aient ensuite voué une admiration fervente. Le mot «ferveur», employé par RMG, n'est-il pas d'ailleurs un terme cher à Gide, une espèce de mot-clé de la pensée de celui-ci?

RMG remarque en outre de Philip: «Ses plus féroces boutades s'attaquaient à la vie, à la bêtise humaine; elles ne blessaient que les sots» (I, 1065). Quelques lignes plus loin, l'auteur des *Thibault* parle encore de l'«esprit mordant» de Philip «qui lui valait la rancune des imbéciles» (I, 1065). Il paraît également possible d'appliquer ce trait du personnage à André Gide, dont Francis Jammes écrit en 1904, dans une lettre à celui-ci:

«On n'aime pas, en général, le caractère de Gide». Te dirai-je que, de la part de gens qui ne te connaissent que peu, ce jugement n'a rien qui doive surprendre? Tu as quelquefois des phrases si dures — même avec tes amis les meilleurs, même avec moi — que, pour qui ne te sait pas un saint, tu peux représenter le Diable. Tu peux parfois blesser si terriblement que l'on n'oublie point tes coups. 63

L'auteur des Thibault écrit encore de Philip:

Il suffisait de l'avoir vu dans l'exercice de sa profession pour sentir, non seulement le rayonnement d'une intelligence sans petitesse et sans réel dédain, mais la chaleur d'une sensibilité que le spectacle quotidien malmenait douloureusement : on s'apercevait alors que l'âpreté de sa verve n'était qu'une réaction courageuse contre la mélancolie, l'envers d'une pitié sans illusions... (I, 1065).

D'après une note déjà citée de son Journal, de décembre 1921, RMG a considéré Gide alors comme l'«un des esprits les plus lumineux de ce temps».<sup>64</sup> Le 8 juillet 1923, dans une lettre ouverte aux Nouvelles littéraires, dirigées par son cousin Maurice Martin du Gard, l'auteur des Thibault se déclare un ami de Gide, qu'il appelle «un noble esprit» et «l'une des plus vives lumières de ce temps» <sup>65</sup>, appréciation qui s'accorde assez bien avec le portrait du professeur Philip. Dans son article du volume sur Gide des Éditions du Capitole de 1928, RMG écrit entre autres de son ami accusé «d'exercer une influence pernicieuse sur son temps et spécialement sur la jeunesse que son art aurait envoûtée» <sup>66</sup>:

Ici, je dois faire effort pour oublier mon expérience personnelle et combien son affection peut être utile et vivifiante. Qu'il me suffise de parler des autres. Il m'a été donné maintes et maintes fois de constater le rayonnement salutaire d'André Gide, non seulement sur ses familiers, ce qui déjà serait probant, mais sur tant d'amis inconnus qui l'assaillent

de lettres, de visites, qui lui confessent leurs débats de conscience, qui lui demandent aide et conseil, sur tous ces êtres inquiets, si différents de pays, d'âge, de formation religieuse, de goûts, d'orientation, qui ne viennent presque jamais en vain quêter son appui moral. La variété même de cette clientèle suffirait à marquer combien peu Gide a souci d'imposer une éthique commune à ceux qui recherchent son amitié. 67

Ce qui y est dit de l'«affection» et du «rayonnement» de Gide, de sa bonté et de sa générosité envers sa «clientèle» bigarrée correspond, comme on le voit, assez bien au caractère du docteur Philip et à l'attitude dont il fait preuve «dans l'exercice de sa profession».

Le professeur Philip fait sa réapparition dans L'Été 1914, où il discute avec Antoine et quelques autres sur les événements politiques. On y relève l'endroit suivant :

- Le patron reste toujours sceptique, plaisanta Antoine, en enveloppant son maître d'un regard un peu complice, et tout chargé de respectueuse affection.

Philip se tourna vers lui, et plissa finement les yeux :

— Mon ami, dit-il, j'avoue — et sans doute est-ce un grave symptôme de déliquescence sénile — que j'ai de plus en plus de peine à me faire une opinion... Je ne crois pas avoir jamais entendu prouver quoi que ce soit dont le contraire n'aurait pu être prouvé par d'autres, avec la même force d'évidence. C'est peut-être ça que vous appelez mon scepticisme ?... (II, 350).

Le regard «complice» d'Antoine et le plissement des yeux de Philip font penser à ce qui a été dit dans La Consultation de la connivence secrète entre les deux personnages. On a l'impression qu'Antoine, ici encore, représente RMG, et le professeur Philip, André Gide. Il est vrai que L'Été 1914 a été écrit au cours des années 1934-1936, donc pendant la période de l'engagement communiste de Gide. Mais il paraît que cet engagement n'a jamais vraiment triomphé du penchant enraciné de Gide au doute et au scepticisme. Ainsi RMG note-t-il, non sans quelque satisfaction, en avril 1934, que son ami, «en fait, [...] est moins assuré dans son communisme qu'on ne le croit» et que son sens critique reste trop aiguisé, trop vivace sa répugnance native à tout dogmatisme,

son sens critique reste trop aiguisé, trop vivace sa répugnance native à tout dogmatisme, trop invétéré son goût de se tenir en équilibre instable, soumis au balancement de plusieurs attractions contradictoires, pour qu'il puisse vivre à l'aise dans un climat de certitude, d'intransigeance et de foi. (II, 1404).

L'écrivain ajoute le commentaire suivant, dont la justesse sera prouvée par la rupture subséquente de Gide avec le communisme : «Quelle imprudence d'attacher tant de prix à l'affiliation d'un esprit aussi naturellement inapte à la conviction [...] !» (II, 1404). Il se peut donc que les signes de connivance échangés par Antoine et Philip fassent allusion à la connaissance secrète que RMG avait déjà à cette époque des doutes et du scepticisme de Gide envers l'idéologie communiste. Il faut dire, cependant, que le professeur Philip, véritable sage du scepticisme, est très loin de tout engagement idéologique. A cet égard, il représente encore un Gide idéal selon RMG, réunissant les meilleures qualités morales du modèle réel.

Lorsque Antoine, «grand gazé» (II, 885) inguérissable, dans l'Épilogue, va voir Philip pour le consulter, il trouve celui-ci bien «vieilli» (II, 884), «mais les gestes, le regard, le sourire, gardaient une vivacité, une jeunesse, voire une espièglerie déconcertantes, presque déplacées dans ce visage de vieil homme» (II, 884).

L'Épilogue a été composé dans les années 1938-1939. Gide approchait alors l'âge de soixante-dix ans. Francis Jammes, dans son Antigyde, qui est de 1931, a doté Élie de Nacre, sosie caricatural de Gide, d'«yeux très vifs d'anguille», «d'une brillante vivacité sous les lunettes» 68, ce qui rappelle le regard de Philip. Alfred Fabre-Luce, se souvenant des décades de Pontigny, écrit de Gide: «Quand il se taisait, son œil malicieux semblait suivre plusieurs comédies sans cesser d'être attentif au progrès des idées. Il règnait sans le chercher, par la seule force de son intelligence et sa persistante jeunesse.» 69 La citation, par la description de la qualité du regard aussi bien que par la remarque concernant la «persistante jeunesse» de Gide, ne fait-elle pas penser au portrait du vieux professeur Philip? Maurice Sachs écrit de Gide, dans un texte daté de 1936 : «Il donne l'impression d'un homme qui, à soixante-sept ans, est plus jeune d'âme [...] qu'il n'était à vingt ans» 70, constatation qui s'accorde également assez bien avec le portrait de Philip.

Le professeur Philip, pendant la guerre, exerce des

fonctions à moitié civiles, à moitié militaires. Il avait été nommé, dès la fin de 1914, à la tête d'une commission chargée d'améliorer les services sanitaires de l'armée, et, depuis cette date, il s'était donné pour tâche de lutter contre les vices d'une organisation qui lui était apparue scandaleusement défectueuse. Sa notoriété dans le monde médical lui assurait une exceptionnelle indépendance. Il s'était attaqué aux règlements officiels ; il avait dénoncé les abus, alerté les pouvoirs; et les heureuses mais tardives réformes accomplies en ces trois dernières années étaient dues, pour une grande part, à ses courageuses et tenaces campagnes. (II, 884).

Philip, par la suite, donne des exemples des abus et des vices d'organisation qu'il avait à combattre au cours de son activité (cf. II, 893-5). RMG s'y est évidemment en partie inspiré du cas de son beau-frère Henry Fouçault, qui, en 1915, avec «un éclat d'obus dans le crâne», «a été envoyé à Bordeaux (d'Arras) par erreur d'affectation (!)» ou par «erreur de diagnostic» 71, comme l'auteur des Thibault l'écrit à un autre correspondant.

L'allusion en question (cf. en particulier II, 895) est en effet assez nette. Mais malgré cela, il paraît possible d'interpréter le passage cité ci-dessus encore d'une autre manière, à savoir comme une allusion à la «campagne» 72 que Gide, «au retour du Congo», non sans «courage», avait entreprise pour «dénoncer» 73 «certains scandaleux abus» 74 «coloniaux» 75 qu'il avait «découverts là-bas» (II, 1395).

André Gide, dans son article de la Revue de Paris du 15 octobre 1927 intitulé «La Détresse de notre Afrique Équatoriale», dénonce entre autres le fait qu'une des sociétés concessionnaires du Congo, qui se livrent à une «exploitation éhontée» <sup>76</sup> du pays, n'a «rien fait pour améliorer le sort des indigènes» : «ni route, ni école, ni hôpital; pas la moindre organisation sanitaire». <sup>77</sup> Une autre compagnie concessionnaire, selon lui, a négligé de même d'une manière scandaleuse ses obligations «au sujet des mesures d'hygiène, de prophylaxie, des campements de récolteurs» de caoutchouc. <sup>78</sup> En plus, Gide parle de «l'inquiétante mortalité parmi les indigènes réquisitionnés» <sup>79</sup> pour la construction de quelque chemin de fer. — On voit : ces abus dénoncés par l'écrivain ne sont pas tellement éloignés des préoccupations du docteur Philip, qui, par ailleurs, parle d'«hôpitaux bondés» «où l'on manquait de tout», même «d'antiseptiques, de compresses» (II, 894) et qui dénonce la haute mortalité parmi les blessés transportés dans des conditions sanitaires impossibles (parfois même dans «des wagons à bestiaux» [II, 893]).

Gide écrit que «les commissions d'enquête, au Congo, confirmèrent par la suite tout ce [qu'il avait] signalé». Dans une lettre à RMG datée du 4 juil-let 1937, il mentionne qu'il fait partie «de la Commission d'enquête dans les Colonies» <sup>81</sup>, autre détail qui permet un certain rapprochement avec le cas du professeur Philip, qui, lui, préside une commission d'enquête.

Gide aussi, à l'époque de l'affaire du Congo, était un homme d'une «notoriété» marquée, quoique dans un autre domaine que Philip. Et on peut dire également que sa position lui donnait «une exceptionnelle indépendance» dans l'affaire. Gide, comme Philip, avait «alerté les pouvoirs», faisant preuve de courage et de ténacité.

Le professeur Philip raconte à Antoine que, grâce aux relations mondaines de Mme de Battaincourt, il a «pu voir le ministre lui-même, tout à loisir, déballer [ses] dossiers, — et tout ce [qu'il avait] sur le cœur... Une visite qui a duré près de deux heures...» (II, 895). Gide, de même, a été reçu en audience par un ministre lors de l'affaire du Congo, à savoir «M. Léon Perrier, ministre des Colonies», auquel l'écrivain, à son retour du Congo, a remis le «rapport» qu'il avait composé pour lui. Gide dit avoir remporté «l'impression la plus réconfortante de l'entretien que [ce ministre lui] permit d'avoir avec lui». 82 Chez Philip, qui qualifie sa «visite» chez le ministre en question de «décisive» (II, 895), on peut supposer des sentiments plus ou moins analogues.

Selon Paul Archambault, l'«intervention de Gide [dans l'affaire du Congo] ne fut pas sans mérite, elle ne fut pas non plus sans efficace». <sup>83</sup> Ce jugement est confirmé par une lettre de Poincaré à André Gide, de juillet 1929, dans laquelle le politicien «exprime [...] son estime pour l'attitude de Gide dans son livre du Congo qui, dit-il, n'a pas été sans influencer les décisions de la Chambre à propos des choses coloniales». <sup>84</sup> A cet égard encore, on peut donc voir une certaine similitude entre l'action de Gide et celle du docteur Philip.

Antoine, mortellement gazé, va voir le professeur Philip pour le consulter sur son état. On a l'impression que la description de la visite d'Antoine contient encore des allusions aux rapports entre Gide et RMG, que la consultation médicale est aussi en bonne partie une «consultation littéraire». Le terme et la chose n'ont rien de surprenant dans le cas de RMG, dont on connaît la prédilection pour la médecine et qui, dans une lettre du 18 janvier 1918 à Pierre Margaritis, emploie justement le mot «consultation» dans ce sens-là. Si Gide, invité à Clermont par RMG désireux d'avoir son avis sur le début des Thibault, répond qu'il se «réjoui[t] immensément à la pensée de cette visite consultative». RMG écrit à Gide à propos de cette première consultation à Clermont qu'il voudrait lui lire le manuscrit du premier livre des Thibault, après quoi il lui ferait «le récit du livre dans sa totalité». Il ajoute : «A ce moment-là je serai aphone pour plusieurs semaines.» Antoine, lorsqu'il consulte Philip, souffre également d'«aphonie» (II, 887), quoique pour une autre raison.

Dans une lettre du 21 décembre 1920, écrite immédiatement après la visite de Gide à Clermont, RMG remercie celui-ci de son «attentive, encourageante sympathie». Dans une brève missive datée du 7 mai 1921, après une autre «consultation littéraire» portant sur le début du *Pénitencier*, l'auteur des *Thibault* écrit à Gide: «Me voilà redressé, encore une fois. Si je parviens un jour au bout de cette interminable entreprise, c'est à ces gorgées de cordial que je le devrai. — Merci.» 89

Ce n'est pas le seul cas où RMG, découragé ou doutant de lui-même, ait été redressé par l'encouragement amical de Gide. On a déjà cité l'endroit de l'article de RMG sur l'influence de Gide, où l'auteur des Thibault parle de l'«affection» «utile et vivifiante» de son ami et de son «rayonnement salutaire». Cette influence de Gide s'est par exemple manifestée en 1927, lorsque RMG passait par une crise qui lui fit écrire des lettres «bien découragées» à la Petite Dame. Gide est alors «très content» de pouvoir apprendre à celle-ci que leur ami commun «est tout à fait remonté». Il ajoute en guise d'explication : «Il m'a lu ses dernières choses. J'ai été, en somme, très épaté et je crois que j'ai pu l'en convaincre.» 90 RMG, plein d'émerveillement et de reconnaissance, dans une note de son Journal datée du 2 avril 1927, parle à ce propos de la «merveilleuse influence de Gide», dont la visite a été «comme un coup de baguette magique» «dans [ses] ténèbres», lui inspirant de la «joie» et «un violent entrain de continuer» 91 la rédaction des Thibault.

En 1932, concernant la composition de Vieille France, on peut constater le même effet encourageant de l'influence de Gide sur RMG. L'auteur des Thibault note dans son Journal, à la date du 11 juillet 1932, à propos d'une visite de Gide:

Nous avons passé la journée ensemble. Je lui ai lu mon brouillon de Vieille France, et il a eu l'air d'aimer ça.

Ç'a été pour moi un immense encouragement. Et, après son départ, je me suis mis d'arrache-pied au travail. 92

Pendant les années 1933-1934, RMG, essayant de greffer une nouvelle fin sur le tronc des *Thibault*, passe par une crise particulièrement grave et pénible. Il s'en ouvre à ses intimes, en particulier à Gide, qui tâche de l'encourager de son mieux. Il semble possible d'établir des rapports entre cette crise de l'écrivain et la situation d'Antoine lors de sa visite chez Philip.

Dans une lettre du 16 août 1933, André Gide apprend à Dorothy Bussy : «Roger m'écrit longuement ses vains efforts pour regonfler de vie ses personnages des Thibault. Il s'obstine, lutte, agonise» 93 – tout comme Antoine Thibault mortellement gazé. Gide y résume le contenu d'une lettre que RMG lui a écrite le 12 août. L'auteur des Thibault y parle de son désespoir et de la tentation d'abandonner la lutte. Mais il persévère tout de même, chose qu'il explique ainsi à Gide: «Ce serait la première fois de ma vie que j'accepterais, dans une lutte avec moi-même et avec le travail, cette sorte de capitulation. J'en resterais à jamais blessé, et peut-être à jamais infirme» 94, remarque qui permet d'établir une autre relation avec le cas d'Antoine gazé, qui dit à Philip qu'il est «très probablement handicapé pour le reste du parcours» (II, 885). Philip s'informe des «traitements» (II, 890) qu'Antoine a employés contre son mal, sur quoi ce dernier répond «avec lassitude»: «Tous! Nous avons tout essayé...» (II, 890). RMG, essayant de réanimer les personnages des Thibault tel un sauveteur «accroupi sur des corps de noyés» «par des tractions patientes, obstinées, inefficaces, désespérées » 95, pouvait bien dire la même chose de ses efforts tenaces. Le 3 octobre 1933, RMG écrit encore à Gide, à propos des difficultés que lui cause la composition de L'Été 1914: «Je suis écrasé par mon sujet, et j'étouffe littéralement» 96, remarque qui s'accorde également assez bien avec le cas d'Antoine gazé.

Le 29 novembre 1934, Dorothy Bussy écrit à Gide : «Nous avons eu la visite de Roger la semaine passée. [...] Il avait l'air assez déprimé par Les Thibault, il dit qu'il ne fait aucun progrès et ne prend aucun plaisir à son travail.» <sup>97</sup> A cette date, la crise n'était donc pas encore complètement passée (bien que RMG ait écrit le 15 septembre de la même année à Gide qu'il apercevait «très loin la lueur au fond du tunnel» <sup>98</sup>). Antoine, déprimé par ses vains efforts de rétablir sa santé, connaît un découragement semblable à celui de son créateur. Cela ressort des lignes suivantes :

«Je fais vraiment tout ce qu'on peut faire, Patron», murmura-t-il, d'une voix lasse. «Tout! J'essaie avec persévérance tous les traitements connus. Je m'observe cliniquement comme s'il s'agissait d'un de mes malades; depuis le premier jour, je prends des notes quotidiennes! Je multiplie les analyses, les radios; je vis penché sur moi-même

pour ne pas faire une imprudence, pour ne pas laisser échapper une occasion de soin...» Il soupira : «Tout de même, il y a des jours où il est difficile de résister au découragement!»

«Non! Puisque vous constatez des progrès!»

«Mais c'est que je ne suis pas sûr du tout de constater des progrès !» fit Antoine. (II,

On y trouve donc le même doute accablant quant aux progrès accomplis par les pénibles efforts fournis. Et la remarque d'Antoine concernant les «notes quotidiennes» prises par lui peut encore faire penser aux efforts analogues de l'écrivain, s'acharnant à agencer la trame complexe de L'Été 1914.

Le visage de Philip, dans la scène en question, demeure «paisible» et «confiant». Il hausse «gaiement les épaules» et lance «de sa voix de fausset, verveuse et ironique : "Voulez-vous lire jusque dans le fond de ma pensée, mon cher? Eh bien, je me dis qu'il est très heureux que les progrès soient aussi lents !..."» (II, 892), constatation paradoxale qu'il explique ensuite par la remarque que de cette façon Antoine sera «à l'abri; condamné pour des mois encore à vivre au bon soleil du Midi, à quinze cents kilomètres du front !» (II, 892). Or, RMG, pendant une bonne partie de la crise de L'Été 1914, habitait également dans le Midi, dans son appartement du boulevard de Cimiez à Nice, où il s'était installé avec sa femme dès le 1er mars 1934, installation merveilleuse dont il se dit «ravi» dans une lettre à Gide du 13 mars de la même année. 99 Dans une autre lettre à ce dernier, du 12 octobre 1935, l'auteur des Thibault parle de son «Nice d'été, dont [il] raffole, et qui [l']entretient en si bonne forme». 100 Un mois auparavant, Gide lui avait écrit : «Mais l'atmosphère de Cuverville est terriblement déprimante et je vous envie d'être à Ni-La remarque de Philip concernant la résidence méditerranéenne d'Antoine (dans sa clinique à Grasse, près de Nice) pourrait donc très bien refléter les sentiments de Gide, d'autant plus que la «voix de fausset, verveuse et ironique» du vieux praticien ressemble fort à celle de Gide.

Philip termine la consultation en se levant «allégrement» et en invitant Antoine à le suivre «à table» (II, 893). Voici la suite du texte : «"Il a raison", se dit Antoine, gagné par la bonne humeur persuasive de son vieil ami. "Le fond est solide, malgré tout..."» (II, 893).

Gide, à l'époque de L'Été 1914, était bien un «vieil ami» de RMG. Et «le fond», ne serait-il pas justement le fond de cette partie des Tbibault? Ce ne serait pas la première fois que les deux écrivains auraient discuté sur le fond et la forme (cf. par exemple II, 1368). RMG, en particulier, affectionnait beaucoup cette distinction. On en trouve des traces dans Les Tbibault mêmes, où il est dit d'Antoine, à propos d'une lettre de Jacques: «Forme et fond le déconcertaient également» (I, 679) et où Jacques dit d'un de ses écrits de jeunesse: «D'abord la forme est détestable! [...] — Et même le fond! [...]

c'est encore bien trop conventionnel, fabriqué...» (I, 949-50).

La «bonne humeur persuasive» de Philip se manifeste encore ailleurs dans la description de la consultation, ainsi à l'endroit suivant :

[Antoine] balbutia:

«Vous ne vous attendiez pas à me trouver si...»

«Au contraire !» interrompit Philip en riant. «Je ne m'attendais pas, d'après votre dernière lettre, à vous trouver en si bonne voie !» Et, coupant court, il ajouta : «Maintenant, j'aimerais écouter un peu ce qui se passe à l'intérieur...» (II, 891).

La lettre d'Antoine, serait-ce une allusion aux missives assez découragées que RMG envoya à ses amis, et en particulier à Gide, pendant la crise de L'Été 1914? La constatation de Philip que l'autre se trouve «en si bonne voie» pourrait très bien s'appliquer aux progrès faits par RMG dans la composition de son livre. Et la remarque finale du vieux praticien, serait-ce peut-être une invite à lui lire le manuscrit pour qu'il puisse «l'ausculter», c'est-à-dire juger de sa valeur? On pourrait être tenté de le croire.

Philip «sourit d'un air confiant» en remarquant qu'Antoine a «la chance de n'avoir aucun antécédent pathologique du côté respiratoire» (II, 888). L'attitude encourageante et optimiste du vieux médecin fait penser à ce que RMG a dit de l'influence salutaire d'André Gide, qui lui écrivit par exemple le 10 février 1934, donc pendant la crise de L'Été 1914: «Je crois que vous vous défiez trop de vos forces, de votre mémoire surtout — et que vous êtes beaucoup plus costaud que vous ne croyez. Je ne vous ai, jusqu'à présent, jamais surpris en défaillance.» 102 Y a-t-il une manière plus gentille et plus efficace d'encourager un ami?

Dans La Consultation, Antoine, à un moment donné, regarde le professeur Philip qui parle avec le docteur Thérivier, chose qui est décrite ainsi : «La fenêtre de l'escalier les éclairait à plein, et Antoine, resté en arrière, s'amusait à observer le Patron, avec cet intérêt qu'il éprouvait parfois à regarder soudain d'un œil neuf les gens qu'il connaissait le mieux.» (I, 1064). D'après l'analyse précédente, on est tenté d'y voir un indice de la part de l'auteur des Thibault, pour qui André Gide, à cette époque, faisait sans doute partie des «gens qu'il connaissait le mieux». L'«œil neuf» dont Antoine regarde Philip exprimerait alors le fait qu'il s'agit d'un portrait transposé de Gide. La mention de la lumière qui éclaire le personnage «à plein» peut être considérée comme un indice de la nature lumineuse et idéale de ce portrait, qui, comme on l'a déjà constaté, présente le meilleur Gide, la quintessence de l'homme et de l'ami.

Meldorf, février 1983.

<sup>1.</sup> La Médecine dans «Les Thibault» de Roger Martin du Gard, Paris, 1946, p. 16.

<sup>2.</sup> Les Cabiers de la Petite Dame, t. III (CAG 6), p. 117.

<sup>3.</sup> Gide-Martin du Gard, Correspon-

dance, Paris, 1968, t. I, p. 464.

- 4. Le présent article fait partie d'une étude plus étendue.
- 5. Gide, Journal 1889-1939, Paris, 1977, p. 287.
- 6. Les citations des œuvres de RMG seront faites ici d'après les deux volumes de l'édition des Œuvres complètes dans la «Bibliothèque de la Pléiade», marqués I et II.
- 7. Cf. Robert Levesque, Lettre à Gide & autres écrits, Lyon, 1982, p. X; Maurice Martin du Gard, Les Mémorables, t. II, Paris, 1960, p. 270.
- 8. Francis Jammes, L'Antigyde ou Elie de Nacre, Paris, 1932, p. 193.
- 9. Cité dans Claude Martin, La Maturité d'André Gide, Paris, 1977, p. 129.
- 10. Cf. Gide, Journal 1889-1939, pp. 870, 982-3, 996, 1059, 1142-3; Les Cabiers de la Petite Dame, t. II (CAG 5), pp. 89, 247, 254-5, 258, 261, 267; Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, pp. 156, 326, 327, 396-7, 410, 477-8, 521, 535, 541.
- 11. Les Cahiers de la Petite Dame, t. II, p. 461.
  - 12. Ibid., p. 417.
- 13. Cité dans Anne Heurgon-Desjardins, Paul Desjardins et les Décades de Pontigny, Paris, 1964, p. 391.
- 14. Cf. en outre à cet égard : Les Cahiers de la Petite Dame, t. I (CAG 4), pp. 351, 381 ; t. II, pp. 298, 488 ; t. III, p.
- 15. Cf. Les Cabiers de la Petite Dame, t. I, p. 73; t. II, pp. 144, 270.
- Ibid., t. I, p. 163. Cf. de même t.
   II, p. 405.
- 17. Cf. Gide, Journal 1889-1939, pp. 837, 1029-30; Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, pp. 421-3, 437-46, 519; Les Cabiers de la Petite Dame, t. II, pp. 109, 131, 189, 213-4, 222.
  - 18. Gide, Théâtre, Paris, 1969, p.295.
  - 19. Gide, Corydon, Paris, 1977, p. 28.
- 20. Les Cahiers de la Petite Dame, t. III, p. 333.
  - 21. Gide, Romans, récits et soties,

- œuvres lyriques, Paris, 1975, p. 1097.
- 22. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, p. 168.
- 23. Les Cahiers de la Petite Dame, t. I, pp. 336-7.
- 24. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, p. 439.
- 25. Jean Schlumberger, «Morceaux choisis», La NRF, 100, 1922, p. 43.
- 26. Cité dans A. Heurgon-Desjardins, Paul Desjardins..., p. 275.
  - 27. Fr. Jammes, L'Antigyde..., p. 73.
- 28. Cité dans Claude Sicard, «Le Journal de Roger Martin du Gard», Revue d'Histoire Littéraire de la France, sept-déc. 1982, p. 845.
- 29. Martin du Gard, Correspondance générale, t. II, Paris, 1980, p. 229.
- 30. Cité dans Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. II, p. 524.
  - 31. *Ibid.*, t. I, p. 189.
- 32. Gide-Dorothy Bussy, Correspondance, t. III (CAG 11), p. 610.
  - 33. Ibid., p. 611.
  - 34. Ibid., p. 611.
  - 35. Gide, Journal 1889-1939, p. 709.
- 36. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, p. 272.
  - 37. Gide, Journal 1889-1939, p. 1098.
- 38. Gide-Dorothy Bussy, Correspondance, t. II (CAG 10), p. 522.
- 39. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. II, p. 385.
- 40. Gide, Les Nourritures terrestres, éd. Claude Martin, Paris, 1971, p. 94. V. en outre la note 4 en bas de cette page.
- 41. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. II, p. 425.
- 42. Martin du Gard, Correspondance générale, t. II, p. 213.
- 43. Cf. de même à cet égard : Maurice Lime, Gide, tel je l'ai connu, Paris, 1952, p. 43. Plus tard, lors de «l'embardée de Gide vers le communisme», RMG refera le même reproche à son ami.
- 44. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, p. 556.
- 45. Cf. Léon Pierre-Quint, André Gide, Paris, 1952, p. 45.

- 46. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, pp. 660-1.
- 47. Maurice Martin du Gard, Les Mémorables, t. III, Paris, 1978, pp. 155-6.
- 48. Cité dans René Garguilo, La Genèse des «Thibault» de Roger Martin du Gard, Lille, 1974, p. 103.
- 49. Les Cabiers de la Petite Dame, t. II, p. 233.
- 50. Jacques Copeau Roger Martin du Gard, Correspondance, Paris, 1972, t. I, p. 137.
- 51. Les Cabiers de la Petite Dame, t. II, p. 248.
  - 52. Ibid., pp. 250-1.
- 53. Martin du Gard, Correspondance générale, t. I, p. 309.
- 54. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, p. 133.
- 55. Martin du Gard, Correspondance générale, t. I, p. 309.
- 56. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, p. 126.
  - 57. Ibid., pp. 189-90.
- 58. Les Cahiers de la Petite Dame, t. II, p. 38.
- 59. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, p. 448.
  - 60. Ibid., p. 129.
- 61. Martin du Gard, Correspondance générale, t. II, p. 78.
  - 62. Ibid..
- 63. Francis Jammes André Gide, Correspondance, Paris, 1948, p. 216.
- 64. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, p. 661.
  - 65. Ibid., p. 665.
- 66. Martin du Gard, «Son influence», André Gide, Paris, 1928, p. 130.
  - 67. Ibid..
- 68. Fr. Jammes, L'Antigyde..., pp. 21 et 193.
- 69. Cité dans A. Heurgon-Desjardins, Paul Desjardins..., p. 173.
- 70. Cité par Claude Martin dans son introduction aux *Nourritures terrestres*, pp. 29-30.
- 71. Martin du Gard, Correspondance générale, t. II, pp. 74 et 76.

- 72. Les Cabiers de la Petite Dame, t. I, pp. 254-5, 302.
- 73. Gide, Journal 1939-1949 Souvenirs, Paris, 1972, p. 281.
- 74. Gide-Dorothy Bussy, Correspondance, t. II, p. 51.
- 75. Gide, Journal 1939-1949..., p. 281.
  - 76. Ibid., p. 1030.
  - 77. Ibid., p. 1035.
  - 78. Ibid., p. 1036.
  - 79. Ibid., p. 1040.
- 80. Gide, Retour de l'U.R.S.S., Paris, 1950, p. 111.
- 81. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. II, p. 107.
- 82. Gide, Journal 1939-1949..., p. 1040.
- 83. Paul Archambault, Humanité d'André Gide, Paris, 1946, p. 233.
- 84. Les Cabiers de la Petite Dame, t. II, p. 23.
- 85. Martin du Gard, «Consultation littéraire», La NRF, 72, 1958, p. 1117.
- 86. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, p. 162.
  - 87. Ibid., p. 161.
  - 88. Ibid., p. 163.
  - 89. Ibid., p. 164.
- 90. Les Cabiers de la Petite Dame, t. I, p. 310.
- 91. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, p. 680.
  - 92. Ibid., p. 719.
- 93. Gide-Dorothy Bussy, Correspondance, t. II, p. 492.
- 94. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, p. 573.
  - 95. Ibid., p. 571.
  - 96. Ibid., p. 580.
- 97. Gide-Dorothy Bussy, Correspondance, t. II, p. 555.
- 98. Gide-Martin du Gard, Correspondance, t. I, p. 632.
  - 99. Ibid., p. 599.
  - 100. Ibid., t. II, p. 52.
  - 101. Ibid., p. 48.
  - 102. Ibid., t. I, p. 596.